

ISAURE DE SAINT PIERRE
ORS, CHAMPAGNE ET MORT AUX RATS
ROMAN

« La nature n'a pas de principes. Elle ne fournit aucune raison de croire que la vie humaine est respectable. La nature, indifférente, ne fait aucune distinction du bien et du mal. »

La Révolte des Anges. Anatole France

« Une sottise ou une infamie, en se renforçant d'une autre, peut devenir respectable. »

Notes de voyages. Gustave Flaubert

A la mémoire de mon père, l'écrivain Michel de Saint Pierre, que sa Normandie inspirait...

La neige tombait à gros flocons, fait plutôt rare en cette région normande proche de l'estuaire de la Seine. Ne disait-on pas par ici que « la mer a coutume de manger la neige » ?

Même si l'effet était ravissant sur les buis et les ifs taillés au centimètre près de la broderie à la française s'étendant devant la façade principale du château de Donnerville, la princesse de Livucci regardait avec contrariété la neige recouvrir peu à peu d'une irréaliste blancheur ses parterres. Cependant elle trouvait le spectacle joli et apaisant. Elle craignait seulement que le mauvais état des routes départementales menant au petit village de Donnerville et au vaste château du même nom qu'elle avait investi pour les fêtes de fin d'année ne vînt lui gâter sa réception. La table de fête était dressée, des bacs remplis d'orchidées naines choisies dans des tons fauves et or garnissaient le surtout central, ainsi que les tables et guéridons des deux salons accueillant les dix invités, le salon bleu où l'on se tiendrait avant le repas, et le salon rose où seraient servis café, infusions et digestifs. A quoi bon posséder plusieurs salons et veiller au goût exquis de leur décor si nul ne venait les admirer ?

On avait eu beau la nommer tout bas « princesse de fraîche date » au début de son mariage avec Son Altesse Sérénissime le prince Dimitri de Livucci, Hortense avait su s'imposer par son charme, son goût très sûr, ses façons « princières » de recevoir et l'on avait peu à peu oublié ou affecté d'oublier, dans le milieu très sélect où ils évoluaient, l'origine de la nouvelle fortune du prince. Le père d'Hortense avait monté plusieurs usines importantes de ciment, les ciments Falherbe. A sa mort, Hortense avait su s'entourer de gestionnaires compétents, qui avaient délocalisé les diverses usines du groupe Falherbe vers le Moyen-Orient et l'Europe de l'est. De délocalisations en plans sociaux et placements judicieux dans de prometteuses start up, le groupe avait acquis une nouvelle virginité.

Les actions avaient grimpé vers des sommets, sinon vertigineux, du moins satisfaisants.

Dimitri avait pu offrir une autre jeunesse à son cher château, toitures flambant neuves, crépi tout frais badigeonné et tout gai, fenêtres refaites à l'ancienne qui ne laissaient plus passer les traîtres vents coulis de Normandie. Ensuite, Hortense avait fait redessiner les anciennes broderies et le labyrinthe du parc, qui n'étaient plus que des souvenirs, curer et consolider les bassins qu'on ne maintenait plus en eau depuis longtemps. Désormais, aux beaux jours, ils avaient recommencé à cracher avec bonhomie leurs jets liquides vers le gris du ciel normand. Elle avait engagé Christian Lefort, le décorateur le plus prisé du moment pour son goût presque royal des décors à la façon des XVII^e et XVIII^e siècles. Ne murmurait-on pas qu'il allait jusqu'à se prendre pour Louis XIV, avec ses chaussettes écarlates et les opéras champêtres qu'il prodiguait à ses invités, dans le somptueux parc de son château de Chanteloup ? Par bonheur, Chanteloup ne pouvait se comparer aux splendeurs de Donnerville, Hortense ne l'aurait pas toléré...

Pour faire oublier ses origines familiales quelque peu douteuses aux yeux des aristocrates trop puristes – mais qui ne ferme les yeux, de nos jours, devant des fastes étalés avec un tel art et une telle sérénité ? –, Hortense avait décidé de s'investir dans les œuvres caritatives. Éternel expédient des princesses aux origines suspectes ou aux mœurs un peu légères, des starlettes en quête de respectabilité, des avocats véreux ou des politiques de tout poil menacés de mises en examen. Elle avait ainsi lancé, à grands renforts de dîners ou cocktails de bienfaisance, fort huppés et fort dispendieux, une fondation au Liban – l'éloignement constituant un excellent facteur de tranquillité, même si l'actuelle crise économique sévissant dans le pays et les innombrables manifestations en découlant risquaient de troubler cette sérénité. La fondation avait créé plusieurs hôpitaux destinés à recueillir et soigner les chrétiens persécutés au Proche Orient. Non pas qu'Hortense se souciât de leur sort, mais la fondation opérait dans les mêmes zones que certaines de ses usines de ciment... De plus, elle avait obtenu pour le cher Dimitri l'honorifique fonction d'ambassadeur de l'ordre de Malte. Bien sûr, les possessions terrestres de cet ordre souverain n'étaient plus qu'un souvenir. Pourtant cette fonction assurait Dimitri et son épouse de l'immunité diplomatique et

couvrait pudiquement les divers petits trafics de ce dernier dont Hortense préférerait ne rien savoir, sinon qu'ils devenaient au fil des jours fort rémunérateurs. Il fallait une occupation au pauvre chéri et les trafics orientaux ou africains valaient mieux que ses diverses spéculations boursières, la plupart du temps catastrophiques...

Hortense, son portable à la main, redoutait à tout instant l'appel de l'un ou l'autre de ses invités se décommandant à cause du mauvais temps, ce qui aurait détruit l'équilibre de sa belle tablée. Tout était fin prêt pour recevoir ses hôtes.

Une voiture fit si violemment crisser les graviers givrés de la cour qu'Hortense sursauta. C'était une affreuse petite C3 grise, cabossée et souillée par la boue des chemins, qui eut le culot de s'arrêter devant le perron. Encore un fournisseur opportun qu'Upali, le majordome sri lankais, saurait faire déguerpir. Mais non, une corpulente fille aux cheveux rouges, bruyante et vulgaire, refusait d'aller se garer plus loin et Upali semblait rendre les armes. Il aidait même la fille à extirper du siège passager une vieille petite chose enveloppée d'une mantille de dentelle noire, comme si elle se rendait à la messe. Elle la maintint contre la portière de la voiture, le temps de lui caler une béquille sous le bras gauche. Et Upali, tout sourire, d'aider la vieille dame à monter les marches du perron, de lui tenir la porte avec révérence.

« Ciel, se dit Hortense, c'est la vieille marquise de Malvoisie venue visiter sa copine la princesse douairière. Comme si elle ne savait pas que la princesse ne reconnaît plus personne depuis sa dernière attaque. On dirait qu'elle le fait exprès pour gâcher ma soirée. » Hortense n'irait pas perdre son temps à la saluer, mais le moyen de lui refuser sa porte ?

Aidée de Sybille, la fille aux cheveux rouges qui lui servait tour à tour d'auxiliaire de vie, femme de ménage, serveuse ou infirmière, et d'Upali, réquisitionné pour la circonstance, la très âgée Slanie de Malvoisie, elle avait tout de même 92 ans, ne semblait guère affectée par la récente disparition de cinq membres de sa famille. Ses neveux et petits-neveux étaient tout de même morts dans des circonstances plus qu'étranges... Toute souriante, elle se hissait péniblement de marche en marche. Hortense observait la scène, dissimulée derrière la porte de la salle à manger. Pourvu que la vieille marquise n'allât pas faire son apparition au milieu de la soirée...

Pour se changer les idées, Hortense passa en revue la liste de ses invités. Leur choix reflétait l'éclectisme qu'elle recherchait toujours : quelques aristos, mais pas trop pour ne pas sembler emprisonné dans sa caste, un représentant de l'ordre politique et un autre de l'ordre bourgeois, des artistes, des femmes ou hommes d'affaires à la réussite sans faiblesse. La seule faille dans ce chef d'œuvre de subtilité et de bon goût serait la présence de ses beaux-enfants, que Dimitri lui avait imposée pour ces fêtes de fin d'année. Même si tout le monde affectait de s'adorer, au sein de cette famille princière pas fâchée d'avoir pu redorer son blason grâce aux cimenteries, elle n'ignorait pas que Julie et Fabrice de Livucci la détestaient sous des sourires aussi faux que des copies Nap III. Encore pouvait-elle s'estimer heureuse que Dimitri n'eût pas invité à Donnerville la compagne de Julie, Leïla, une présentatrice de télé homosexuelle à la vulgarité sans réconfort. N'avait pas non plus été conviée celle de Fabrice, une certaine Clara, vaguement styliste et plus clairement avide de se faire épouser et de jouir de la récente et immense fortune Livucci... Sous le charme de ses suaves sourires, Hortense veillait au grain et repoussait avec énergie chaque nouvelle tentative des dites compagnes.

Quant à la princesse douairière, qui venait d'atteindre l'âge vénérable de 90 ans et s'en remettait mal, devenue presque grabataire et parfois assez confuse après un énième AVC, elle ne serait pas non plus de la fête. On ne pouvait imposer à ses invités l'affreuse vision d'une telle dégradation, Dimitri avait fini par le comprendre. Et comme il n'était pas question de sacrifier l'un des salons, petits salons, bibliothèque ou salon de musique du rez-de-chaussée, la vieille princesse demeurerait confinée dans sa chambre du premier étage et n'en descendrait plus jamais. Elle ne manquait de rien. Une armée d'infirmières, aides soignantes ou auxiliaires de vie se relayaient à son chevet. Du moins n'offensait-elle plus la vue et l'odorat d'Hortense qui acceptait de veiller à son confort, mais de loin !

Pendant qu'elle s'assurait que tout était parfait dans le précieux décor XVIII^e des Salons Bleu et Rose, Upali, majordome ou maître d'hôtel, cela dépendait des circonstances, avait belle allure dans son gilet de damas rouge rayé de noir, hérissé de tout petits boutons qui lui donnait des allures de prélat. Il houspillait les deux femmes de chambre, Maria et Pilar. Maria arborait un air trop sérieux, presque revêche, comme si sa quarantaine lui avait infiniment pesé. Pilar,

petite jeunette de vingt ans au perpétuel sourire, semblait bien proche de la panique. Ce serait le premier dîner servi auquel elle participerait et Maria s'efforçait de la rassurer.

— Upali et moi présenterons les plats. Toi, tu n'auras qu'à desservir. Ne te presse pas, évite les gestes brusques et tout ira bien.

Les deux femmes s'exprimaient entre elles en espagnol, tout en comprenant bien le français. Celui d'Upali demeurait hésitant, mais son anglais restait parfait. De nos jours, comme chacun sait, des domestiques stylés, ça ne se trouve qu'à l'étranger... Fait sans doute regrettable, mais Hortense s'estimait encore heureuse d'avoir déniché ces trois perles que ses amies lui enviaient.

Le chef, M. Nam, l'abrégé d'un nom imprononçable, était un Vietnamien, bien sûr reconverti à l'art culinaire français. Normandie oblige, il avait prévu pour le dîner des assiettes de fruits de mer venant tout droit du marché aux poissons de Trouville. Ce marché avait brûlé quelques années plus tôt, mais on l'avait reconstruit à l'identique et les marins pêcheurs continuaient à y proposer le produit de leur pêche, d'une délicieuse fraîcheur. Ensuite, il y aurait des côtelettes d'agneaux des prés salés, divers petits légumes, salade et assortiment de fromages normands, puis une mousse au chocolat accompagnée de sorbets aux fruits exotiques. Un menu simple et de bon ton.

Le champagne se dégusterait dans le salon bleu avant le repas, café et digestifs seraient servis dans le salon rose. Dimitri avait choisi les vins et Hortense lui faisait confiance sur ce point. C'était à peu près le seul domaine où il excellât, mais il fallait reconnaître que sa cave faisait des envieux...

Poussée, traînée, encouragée par Sybille, la vieille Slanie de Malvoisie avait fini par se hisser jusqu'au premier étage du grand escalier de Donnerville. Dans l'aile gauche se situaient les appartements de son amie Abigaïl, tandis que ceux de Dimitri et les chambres d'amis occupaient le corps de bâtiments. Hortense quant à elle avait opté pour l'aile droite, le plus loin possible de sa belle-mère, symbole pour elle de maladie et de vieillesse. Sachant la princesse douairière fort sourde, Sybille toqua brièvement à la porte et fit entrer sa marquise sans attendre de réponse. Lorsque la porte s'ouvrit, Abigaïl eut un geste vif pour recouvrir de son châle le plateau que venait de lui monter Upali.

— T'en fais pas, ma vieille, c'est juste moi, Slanie. Pas besoin de planquer ainsi ton dîner. Mais je suis contente de voir que tu es bien plus vaillante qu'il ne paraît.

— J'ai suivi tes conseils. Pour avoir la paix, je fais souvent semblant de divaguer, puis je reprends tout à coup mes esprits quand ma chère Hortense veut me faire examiner par ses propres médecins. Elle a même convaincu Dimitri qu'il fallait me faire mettre sous tutelle, ce qui n'est pas si facile... Je ne crois pas une seconde à ses prétendues œuvres de charité au Liban, mais j'aimerais bien savoir ce que tous deux y traficotent... Sybille, soyez gentille de prendre deux coupes dans ce placard et venez trinquer avec moi !

La fille aux cheveux rouges appréciait cette très ancienne amie de sa marquise et savait qu'elle aussi devait jouer serré pour échapper aux menées de sa belle-fille. Suivant les avis de Slanie, Abigaïl n'avait rien légué de ses biens à son fils, ce que Dimitri n'avait osé révéler à la redoutable Hortense. Donnerville et son vaste domaine lui appartenaient toujours, même si Dimitri affectait d'en être l'heureux propriétaire.

Abigaïl avait fini son repas de fruits de mer, même si Hortense avait préconisé pour sa belle-mère un triste régime de légumes frais ou bouillis et de l'eau plate à tous les repas. Tous s'unissaient en cuisine pour contrer les ordres d'Hortense et M. Nam continuait à lui mitonner les petits plats qu'elle aimait. Upali lui servait toujours son champagne préféré. Hortense ne venant que le plus rarement possible chez sa belle-mère tant elle avait peur de la vieillesse, ce n'était pas très difficile de tromper sa vigilance.

Sybille déboucha la bouteille de champagne Ruinart brut rosé mise à rafraîchir et les servit. Elles trinquèrent ;

— Au fiasco du dîner d'Hortense ! s'écria Abigaïl.

— Au fiasco ! dirent les deux autres.

Elles dégustèrent le champagne en silence, puis Slanie proposa avec des mines gourmandes :

— Tu sais, Abi, j'ai eu recours dernièrement à mon entière satisfaction à un petit privé qui ne paie pas de mine, mais accomplit des merveilles.

— Votre entière satisfaction, marmonna Sybille. Il y a tout de même eu cinq morts...

Dommages collatéraux, ma chère, ne m'interrompez pas pour des vétilles. Il s'appelle Émile Hémerac. Tu devrais bien l'envoyer au Liban inspecter les fameux hôpitaux d'Hortense. Je ne la savais pas si pieuse...

— Moi non plus ! Mais la situation est plus qu'instable là-bas, en ce moment. Ça peut devenir dangereux...

— Raison de plus pour l'y envoyer vite, avant qu'Hortense et Dimitri ne déplacent ailleurs leurs lucratifs trafics. Émile est capable de se faufiler n'importe où, nul ne le remarque. Je te l'envoie demain !

Hortense attendit qu'Upali et les deux femmes de chambre eussent regagné l'office ou la cuisine pour revenir dans la salle à manger où tout serait, bien sûr, éclairé aux bougies, ce qui sied à la peau des femmes plus très sûres de leurs charmes et de leur éternelle jeunesse... On avait pour l'occasion sorti le service Compagnie des Indes à la rose portant la couronne fermée des princes de Livucci. L'argenterie et le cristal des verres étincelaient dans une semi-pénombre – Upali n'allumerait les bougies que lorsque les invités seraient prêts à passer à table. Les tons fauves et or des orchidées dispensaient ce qu'il fallait de touche exotique. Une nappe blanche soigneusement amidonnée, bien sûr brodée aux armes des Livucci, enveloppait la table de ses plis soyeux. De hauts candélabres s'ornaient des bougies fauves – Hortense avait eu un mal fou à les dénicher. Les serviettes étaient pliées comme il fallait, les rince-doigts bien disposés, des petits cartons adossés aux verres portaient le nom des convives, évidemment écrits à la main. Pourvu qu'aucune défection de dernière minute ne vînt déparer le bon agencement de la table ! La Petite Musique de Nuit de Mozart, mise en sourdine, ajoutait à la magie de l'instant.

Hortense se regarda sans complaisance dans l'immense miroir Louis XV surplombant la cheminée du salon bleu. Sa robe longue en voile d'or mettait en valeur sa silhouette mince – il lui semblait qu'il y avait des années qu'elle ne mangeait plus à sa faim, picorant dans son assiette, mais elle n'aurait pas supporté de se voir dans la peau d'une grosse femme molle, comme la vieille princesse qui n'en finissait pas de mourir, dans sa chambre d'apparat du premier étage transformée en

pièce d'hôpital, avec son lit et son fauteuil médicalisés, son hamac élévateur servant à la déplacer et les peu ragoutantes chaises-pots, les déambulateurs et tout l'arsenal de médicaments qu'on faisait ingérer à la malade.

Souvent, il semblait à Hortense que ce personnel ruineux, ces potions diverses visant à prolonger l'existence d'une potiche presque débile, ces perfusions pendant au bout de leurs perches n'avaient aucune raison d'être. L'esprit de la vieille princesse vagabondait le plus souvent en des contrées où son entourage ne pouvait la rejoindre... Bien sûr, l'euthanasie, dans une famille aussi croyante et aussi conservatrice que l'était celle des Livucci, mieux valait n'y point songer... Hortense avait un jour tenté d'aborder le sujet avec Dimitri et, à sa surprise, cet homme souple et d'ordinaire accommodant parce qu'il n'avait aucune conviction, s'était fermé en lui répondant par un sec :

— Dans ma famille, on n'aide pas les personne âgées à passer de vie à trépas, ne vous en déplaie, ma chère...

Elle n'avait plus jamais osé en parler.

Dimitri venait d'entrer dans le salon bleu. Elle lui jeta un rapide coup d'œil. Grand et mince, il portait bien le smoking et elle le jugea, comme d'habitude, irréprochable, attendant vainement un compliment sur sa propre tenue qui ne vint pas. Il y avait longtemps que son mari ne la voyait plus et l'enrobait d'une indifférence polie. Elle y gagnait en liberté, mais trouvait souvent pénible de n'être qu'une ombre pour lui. Enfin, il n'avait jamais été question d'amour dans leur union. Il ne s'agissait que de conventions à respecter entre personnes bien-élevées, ce qui valait mieux, la passion restant triviale et dérangeante. Simple affaire d'hormones, somme toute... Il lui demanda pourtant pour la forme :

— Tout se présente-t-il comme vous le souhaitez, ma chère ?

— Absolument.

Hortense jugea inutile d'évoquer l'intempestive visite de la vieille marquise de Malvoisie. Il avait toujours compté sur elle pour n'être jamais importuné par les détails domestiques qu'il exérait, trouvant normal que leurs diverses résidences, un hôtel particulier à Neuilly, un chalet à Megève, ce château normand et une villa sur la Côte Basque fussent des lieux de charme et de luxe. Un personnel

stylé et discret y rendait l'existence harmonieuse et supportable, ce qui supposait bien sûr des frais considérables, mais ce n'était pas son problème. Ne l'avait-il pas épousée pour sa fortune, ses talents de maîtresse de maison et son physique agréable ? Le reste lui importait peu, pourvu qu'elle n'entachât pas un nom prestigieux – son seul bien tant que sa mère restait en vie. Tant mieux si sa femme contribuât à son prestige !

Hortense pouvait prendre autant d'amants qu'elle le souhaitait, pourvu que ses liaisons fussent secrètes et de bon ton. Lui-même ne se gênait pas avec ses secrétaires, que sa femme recrutait dans une agence de mannequins en vogue. Elle connaissait ses goûts, sa paresse naturelle et son besoin de fréquents changements. Tous deux vivaient ainsi en bonne intelligence, évitant scènes et sujets de discorde. Dommage que ses enfants, Julie et Fabrice, n'aient jamais fait semblant d'accepter leur belle-mère. Ils l'exécraient en silence, mais un silence assourdissant... Julie ne cachait guère ses amours saphiques. Du moins son cabinet d'avocats marchait-il bien. Fabrice n'était qu'un gigolo fortuné et désœuvré comme il y en a tant, avec une fâcheuse propension à s'afficher avec les maîtresses les plus tapageuses qu'il pût trouver... Enfin, tant que les conflits demeuraient larvés, comme souvent en famille, sa vie restait sereine.

– Outre le ministre et sa femme, Antony et Éva Bormann, je ne sais plus qui vous avez convié, Hortense. Puis-je avoir la liste des invités ?

– La voici. Seul importera ce soir Antony Bormann. Vous vous souvenez sans doute que notre ancien député de l'Eure vient tout juste d'être nommé ministre de la Défense, même s'il n'a à mon avis aucune espèce de compétence en la matière, mais on n'a jamais demandé à un ministre d'être compétent, n'est-ce pas ? Il connaît bien mieux les chevaux de son haras que les caractéristiques des Rafales, enfin...

– Absolument, il suffit qu'il ait le bras long et soit de nos amis. Les autres invités ne seront bien sûr que des figurants, mais rappelez-moi de qui il s'agit.

Hortense eut un soupir à peine exaspéré. Elle lui avait déjà expliqué en long et en large le but de ce dîner et présenté les divers

invités, mais Dimitri était ainsi, il ne retenait jamais rien de sérieux. Elle reprit ses précédentes explications :

— N’oubliez pas qu’Éva Bormann a ouvert dans leur manoir ou haras de Balortie une galerie d’art qui marche, ma foi, fort bien. C’est la raison de la présence des Pradier. Lui, Hervé Pradier, exposera bientôt chez Éva. Elle, Hélène Pradier, est une romancière de renom, des romans de gare, certes, mais ça fonctionne. Pensez à lui parler de « son œuvre », elle adore ça et y croit encore. Ils ont deux enfants, je crois, mais ce n’est guère important. Ensuite viennent Maurice et Sophie de Lorme...

— Des aristos ?

— Même si vous ne la fréquentez guère, Sophie est votre lointaine cousine, elle y tient beaucoup, ne l’oubliez pas non plus. Quant à son mari, ce cher Maurice, il a récemment coupé son nom en deux. Votre faux cousin est un promoteur immobilier un peu véreux, comme tous ses confrères, mais qui a réussi un coup d’éclat en aménageant le domaine de Mannevault, non loin d’Ablon. Il doit avoir des soucis de trésorerie, car il tenait à rencontrer Antony. Ils ont eu sur le tard un gamin insupportable dont ils sont fous, un petit Noé. On le dit l’amant d’Éva et il voudrait devenir le meilleur ami du mari. Quant à Sophie de Lorme, elle couche avec Hervé, qui voudrait bien s’en débarrasser...

— Nous serons en famille !

— En effet, quoi de plus sain qu’une belle et grande famille ? Outre vos deux enfants, que vous avez par bonheur su persuader de venir en célibataires, il y aura encore notre nouveau notaire et sa femme, Alain et Cécile Ramier. Elle me semble assez sottre et ne se soucie que de jardinage. Il est habile, onctueux à souhait, il en sait long sur les uns et les autres et n’est que depuis peu en Normandie, où il cherche à faire son trou.

— Avec qui mes enfants ont-ils couché, dans cet intéressant éventail de personnalités ?

— Julie avec personne à ma connaissance, je ne crois pas qu’il y ait de lesbienne dans le lot. Fabrice fut un temps l’amant de Sophie de Lorme, mais il l’a plaquée, assez méchamment je crois. Elle n’était pas assez riche pour lui, j’imagine. Et trop vieille !

— J’espère que nous n’aurons droit à aucune intempestive crise de nerf.

— Nous sommes entre gens du monde, tout de même.

— Le tout est de savoir de quel monde il s’agit. J’aperçois les phares d’une voiture.

— Pourvu que personne n’aille se perdre, avec ce brouillard et cette neige.

— Gageons que vous savez aussi mettre les éléments de votre côté !

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'Upali, très digne et presque compassé dans sa veste à rayures noires et rouges et à tout-petits boutons, introduisait dans ce même salon bleu Cécile et Alain Ramier. Il portait une veste de smoking d'un bleu pétrole criard et un noeud papillon semblant prêt à s'envoler vers les hauteurs d'un plafond peint où les dieux de l'Olympe entouraient un empereur romain étrangement assis sur un petit nuage dodu lui enlevant toute dignité, tandis que les simples mortels se pressaient à un balcon, un étage plus bas, pour contempler les nouveaux arrivants. Hortense avait toujours trouvé ce plafond du plus parfait mauvais goût, mais il avait, paraît-il, orné autrefois le salon d'apparat des princes de Livucci, à Prague, et Dimitri y tenait.

Cécile Ramier, quant à elle, minaudait dans une robe de soie verte trop courte pour ses genoux gonflés. Elle ressemblait à une grosse laitue, peut-être digne de figurer dans son potager, mais incongrue ici.

« Il faudra que je leur apprenne à s'habiller, songea Hortense avec désinvolture. Un notaire ami peut m'informer utilement sur les uns et les autres. Rien de mieux que ce genre de personne pour garder au sec les inavouables secrets de famille qui peuvent toujours servir... »

— Je suis si heureuse de contempler enfin ce merveilleux château de Donnerville, Votre Altesse, susurra en confidence la déplaisante laitue.

— Hortense suffira, coupa-t-elle un peu sèchement. La maison est en effet agréable à vivre — elle appuyait exprès sur le mot maison, le terme de château devant bien sûr être banni de la conversation.

Cécile parut interloquée et ne sut que répondre, s'absorbant dans la contemplation des bulles de sa flûte de champagne — le même Ruynart rosé aux reflets ambrés.

Furent alors introduits par le même Upali au sombre visage impénétrable Sophie et Maurice de Lorme. Elle arborait un smoking bien coupé mais dont la veste découvrait deux seins flétris qui auraient gagné à mieux se dissimuler.

— Le Cte et la Ctesse de Lorme, annonça Upali d'un ton froid.

— Ça, c'est du tout nouveau, ne put s'empêcher de murmurer Hortense à l'oreille du notaire.

— Oh, le titre a été dûment enregistré, répondit ce dernier. Ils font les choses dans les normes.

— Alors c'est encore pire que ce que je croyais !

Le champagne pour les dames, le whisky pour les hommes ne parvenaient pas encore à réchauffer une ambiance demeurée ampoulée. Hortense allait de l'un à l'autre de ses invités, mettant chacun en valeur par une parole aimable, une anecdote amusante en parfaite maîtresse de maison qu'elle était. Dimitri, à son habitude, ne faisait guère d'effort, se contentant de promener dans le salon bleu son élégante silhouette et son sourire un peu vague, mais il y avait longtemps que son épouse ne comptait plus sur lui pour rien.

Les suivants furent Hervé et Hélène Pradier. Lui portait un jean avec sa veste de smoking, sans doute pour cultiver son look d'artiste, et elle une grande robe de gitane écarlate jurant avec ses cheveux roux. Très à son aise, elle passait de groupe en groupe, énumérant les personnages de son dernier roman que personne de l'assistance n'avait lu, mais dont on ne pouvait plus ignorer le nom, maintes et maintes fois répété par son auteur : *Le port du salut*.

— Est-ce une histoire de fromage ? demanda avec impertinence Maurice de Lorme, exaspéré par le personnage.

Nullement gênée, Hélène se lança dans la description qu'on ne lui réclamait pas du dit port et de la vie, si pénible et si méritante, des ramasseuses de coquillages.

— Je mets en scène trois générations de femmes fortes et courageuses...

— Assurément, la coupa Hortense, peu désireuses de voir l'ambiance gâchée par un auteur mégalomane dont nul ne se souciait. Parlez-nous plutôt de votre prochaine exposition chez Éva Bormann, demanda-t-elle au mari trop effacé en tournant le dos à la petite

personne si satisfaite d'elle-même en particulier et de son œuvre en général.

Affolé d'être involontairement devenu le centre de l'intérêt général au détriment de son épouse, le malheureux Hervé ne sut que bredouiller :

— Le thème en sera le jazz. J'expose en même temps qu'un excellent sculpteur et Hélène a eu la gentillesse de composer le texte du catalogue de l'expo avec son talent habituel...

Il peinait à parler de lui. Upali annonça par bonheur :

— Mme Éva Bormann et monsieur le ministre de la Défense.

Tout le monde se regarda d'un air surpris. La nomination n'était pas encore officielle, mais Upali avait été briefé par la maîtresse de maison. Le nouveau ministre, encore tout neuf et vierge de toute accusation ou mise en examen, arborait une simplicité trop affectée pour être honnête et un crachat rouge à la boutonnière qu'on ne lui connaissait pas encore. Sa veste blanche le faisait ressembler à un maître d'hôtel. Éva ondulait dans une robe noire outrageusement décolletée dans le dos, pas autant tout de même que celle portée par Mireille d'Arc pour séduire cet hurluberlu de Pierre Richard. Hortense nota qu'ils n'avaient pas abusé du retard requis pour toute personnalité importante. En revanche, ni Julie ni Fabrice n'avaient encore daigné paraître. S'ils osaient lui faire faux bond, son plan de table serait à revoir. Aussi adressa-t-elle un signe discret au serveur sri lankais pour le prier d'aller chercher les retardataires.

Ils firent cinq minutes plus tard une arrivée remarquée, se tenant la main sur le dernier palier du grand escalier à double circonvolution que l'on pouvait apercevoir par la porte laissée ouverte du salon bleu. Tous deux portaient un pantalon noir bien ajusté et des vestes autrichiennes en flanelle de laine très cintrées, verte pour lui, rouge pour elle. Ils ne manquaient pas d'allure et se ressemblaient, grands, minces et blonds. Ils firent un rapide tour du salon, saluant les invités de leur belle-mère et s'inclinant avec grâce. Hortense, comme toujours avec eux, avait redouté un incident de dernière minute, mais il n'avait pas eu lieu ou pas encore...

Les alcools mettaient un peu de rose aux joues et de feu à la conversation, encore languissante. On évoquait des sujets d'intérêt général, sans danger, le dernier festival du film américain à Deauville,